

Pierre Le Goffic, *Grammaire de la subordination en français*, Ophrys, Paris, 2019, 303 p.

Dans son *Avant-propos*, Pierre Le Goffic signale que son ouvrage prolonge et complète la *Grammaire de la phrase française*, publiée en 1993. Il considère néanmoins que la subordination constitue un pan tellement important du système linguistique qu'on peut lui consacrer un ouvrage séparé. Il se propose non seulement de décrire le fonctionnement de la subordination, mais également d'en analyser le système, car ce dernier suscite un certain nombre de questions très importantes, par exemple celle de savoir « pourquoi les mots interrogatifs et les mots subordonnants sont [-ils] massivement les mêmes, en français comme dans une bonne partie des langues du monde ? Quel rapport y a-t-il entre *si* dans *Dites-moi si vous êtes d'accord* et *si* dans *Si vous êtes d'accord, c'est parfait* » ? (p. 7). Ce livre de dix chapitres est complété par un index très détaillé (p. 283-288), un glossaire (p. 289-290) et une bibliographie (p. 291-293).

L'introduction du livre est consacrée à l'*Histoire et enjeux d'un concept*, car le concept de *subordination* est né de l'amalgame entre la tradition grammaticale et la tradition logique. En effet, si les rapports entre les propositions sont plutôt de l'ordre de la logique (*cause, concession*), l'analyse de la phrase complexe relève plutôt de la grammaire. Pour sa description, Le Goffic se range du côté de l'approche syntaxique, par enchâssement : « la subordination [...] [est] la transformation d'une proposition en un constituant enchâssé dans une structure matrice » (p. 12). Cette perspective l'oblige à reconsidérer la classification traditionnelle des subordonnées, tout comme l'analyse des *subordonnants* (la notion de conjonction devenant superflue).

Le premier chapitre (*La subordination : vue d'ensemble*) constitue un état de la question dans lequel Le Goffic propose une terminologie et un classement différents de ce que préconise la tradition, tout en conservant la plupart des termes issus de celle-ci. L'enchâssement – intégration d'une proposition subordonnée *dans* un constituant syntaxique de niveau supérieur – implique que la subordonnée a les mêmes fonctions que les termes simples, en d'autres termes, qu'il existe des subordonnées nominales, adjectivales et adverbiales. Les introducteurs de subordination sont peu nombreux : une série fermée de mots en *qu-* et un terme isolé : *si*. Lorsque le subordonnant n'a aucune fonction dans la subordonnée, cette dernière est dite 'partielle', dans le cas contraire, elle est « totale ». Dans ce cadre, le traitement de ladite *relative sans antécédent* constitue un écart par rapport à la tradition : introduite par un subordonnant indéfini, elle est considérée

comme nominale et non adjectivale (comme les « vraies » subordonnées relatives). Du point de vue des catégories grammaticales, la notion de conjonction disparaît, car tous les subordonnants appartiennent à d'autres catégories : « *où, quand, comme, que* (marqueur de quantité) sont des adverbes, les locutions conjonctives sont décomposables au regard de la syntaxe ; et quoi qu'on dise de *si* et du *que* de *je crois que* (pour lesquels des analyses seront proposées), on conçoit mal une partie du discours qui ne compterait qu'un ou deux membres » (p. 37). Le classement définitif adopté dans ce chapitre annonce les chapitres suivants : les *subordonnées interrogatives* (et *exclamatives*), chapitre II ; les *subordonnées complétives*, chapitre III ; les *subordonnées relatives*, chapitre IV, après quoi Le Goffic se propose de traiter des types secondaires et des « marges de la subordination ».

Le chapitre II aborde les *subordonnées interrogatives*. Si la subordonnée apporte une question virtuelle, elle ne constitue pas toujours une « interrogation indirecte » (terme utilisé par la tradition). Il n'y en a effectivement pas dans une phrase comme *Je sais parfaitement qui est le marquis de Norpois* ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle Le Goffic préfère le terme *subordonnée interrogative* au terme traditionnel. Introduite par *si*, elle est totale, ce qui n'est pas le cas pour les autres introducteurs (*où, qui, comment...*). Dans ce chapitre, comme dans tous ceux qui vont suivre, Le Goffic affiche une volonté d'être aussi complet que possible, analysant toutes les structures de subordonnées interrogatives envisageables du point de vue de la syntaxe, des modalités verbales, des difficultés de construction et d'interprétation. Dans tous les chapitres, il inclut dans son étude des « variantes non standard », voire « non admis[es] par la norme ». Il adopte la même démarche pour ce qui concerne les exclamatives, dont les introducteurs sont les mêmes que pour l'interrogative (cf. *quel* dans **Quelle** femme ?, **Quelle** femme !). Ce fait implique également qu'il existe des ponts entre les constructions, voire des ambiguïtés d'interprétation (*Chacun sait combien il gagne* [interrogative] vs *combien il a souffert* [exclamative]). Il constate également la forte synonymie et la grande interchangeabilité des marqueurs exclamatifs.

Les *subordonnées complétives* (chapitre III) sont des propositions entières transformées en un simple GN (*Nom de discours*) grâce à l'élément *que* (*Je voudrais que tout le monde soit heureux*). Ce sont des subordonnées nominales, non interrogatives, totales. Le Goffic garde néanmoins le terme traditionnel de *complétive*. Pour lui, *que* est un pronom indéfini neutre, employé métalinguistiquement, avec ellipse de *être*, ce que l'on peut représenter par « la glose : *que P = 'quoi (ou ce que) P [est]'* (variable indéfinie). Ainsi *Je voudrais que Marie soit heureuse* = 'Je voudrais ce que P (= *Marie être heureuse*) est' » (p. 78). Comme au chapitre précédent, Le Goffic procède à une analyse minutieuse de la structure et de ses possibilités, ci-inclus les

emplois non standards ; il étudie ses emplois et fonctions au sein de la phrase complexe, ainsi que le mode dans la subordonnée. Pour lui, *jusqu'à ce que*, et *pour que*, pourraient être considérés comme des introducteurs de complétives (régimes de prépositions non régies) ; ces « locutions conjonctives » seront néanmoins traités au chapitre des circonstancielles (ch. V), ce qui constitue une concession par rapport à la tradition. Il envisage également l'existence d'une *complétive adjectivale* (*La maison a cette particularité que le toit est en ardoise*), pour l'écartier ensuite, étant donné qu'elle est trop rare. Il conclut par quelques particularités (*qu'est-ce que*, *qu'est-ce que c'est que* ; *triste chose que la solitude*, *il y a trois ans que* ; *heureusement que* [...]).

Les *subordonnées indéfinies nominales* (chapitre IV) constituent une nouvelle catégorie non reconnue par la tradition. Il s'agit de subordonnées non interrogatives, nominales, partielles, car le marqueur a bel et bien une fonction à l'intérieur de la subordonnée (*Ce que dit Marie est toujours intéressant* [Ce que = COD] ; *Qui dort dîne* [Qui = sujet]). L'analyse traditionnelle (relative sans antécédent) est effectivement difficilement soutenable dans la mesure où ces subordonnées sont des constituants nominaux, tandis que les relatives sont des constituants adjectivaux. Le procédé syntaxique est celui du chevillage (terme de Damourette et Pichon) : dans *Qui ne risque rien n'a rien*, c'est le même *x* qui ne *risque rien* et *n'a rien*. On rencontre le même procédé dans *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement*, tournure dans laquelle *ce que* est fonctionnellement équivalent à *quoi / que*. Ces subordonnées peuvent remplir toutes les fonctions nominales, que Le Goffic explore dans les pages suivantes du chapitre. Il termine par une comparaison entre la perspective *intégrative* et la perspective *percontative* (termes de Damourette et Pichon) : il s'avère que c'est le contexte qui détermine l'interprétation de la subordonnée et non la subordonnée en elle-même : **Qui habite ce quartier connaît la rue Mouffetard** (perspective intégrative) vs **Je me demande qui habite ce quartier** (perspective percontative).

Les *subordonnées circonstancielles* (chapitre V), quant à elles, sont des subordonnées non interrogatives adverbiales ; elles constituent un vaste ensemble très diversifié que l'on peut néanmoins diviser en deux types : celles introduites par *où*, *quand*, *comme*, *que*, *si* et celles introduites par des locutions conjonctives (liste ouverte), qui reposent toutes sur un élément connecteur en *qu-* (*pour que*, *parce que* [...]). Pour Le Goffic, le classement traditionnel est problématique dans la mesure où il ignore le lieu (*Restez où vous êtes*) et la manière (*Faites comme je vous dis*), surtout que ces subordonnées ont en commun leur caractère adverbial. Le type 1 constitue l'ensemble des subordonnées indéfinies adverbiales, tandis que le deuxième type rassemble les subordonnées introduites par des locutions conjonctives. L'approche de Le Goffic a l'avantage de « ramener les circonstancielles dans le

modèle syntaxique de la subordination par enchâssement (et non par une jonction sémantico-logique réalisée par des ‘conjonctions’) » (p. 125). Après une analyse générale des deux types de subordonnées, ce chapitre – le plus long de l’ouvrage (de la page 123 à la page 192) – étudie chaque catégorie sémantique (lieu, temps, qualité – manière [comparaison qualitative], quantité [comparaison quantitative et conséquence], condition, autres relations logiques [cause, but, concession, autres]) dans le détail, du point de vue de la syntaxe, des modes et temps verbaux. Bien qu’il considère que les « locutions conjonctives » sont en fait des groupes prépositionnels (*pour que P = pour + que P*) ou des groupes adverbiaux (*bien que = bien + que P*), *que P* étant une complétive, Le Goffic choisit de concilier l’analyse classique et l’analyse moderne en gardant le terme de *locution conjonctive*. Comme toujours, la description est très détaillée et comporte de nombreux exemples, dont un certain nombre de non canoniques (*Je l’ai trouvé \*où c’est que tu l’avais laissé*), voire des régionalismes (*aussi grand comme son frère*). Certaines locutions conjonctives (*au moment où*, *à l’endroit où*) flirtent néanmoins avec la subordonnée relative ; Le Goffic les appelle d’ailleurs *locutions relatives*. Les analyses détaillées de *comme*<sup>1</sup>, *que* (quantité ou comparaison<sup>2</sup> ?) et *si* sont particulièrement intéressantes et tentent de répondre à des questions que l’on se pose depuis longtemps (cf. entre autres les notes 1 et 2 en bas de page). Le Goffic conclut ce chapitre par un examen des relations logiques : la cause, le but, la concession.

Le chapitre VI aborde les subordonnées relatives ; comme ces dernières sont par définition adjectivales, les relatives sans antécédent ou « substantives » en ont été dissociées et ont trouvé une place dans la classe des *subordonnées indéfinies nominales* (chapitre IV). Les relatives sont introduites par des pronoms relatifs qui ont un triple rôle : ce sont des *connecteurs*, des *anaphoriques* et ils ont une *fonction* dans la relative. On peut distinguer deux sous-systèmes : d’un côté *qui* et *que* ; de l’autre, les relatifs régis par une préposition (*auquel*, *duquel* [...] ; *à qui*, *à quoi* [...] ; *où* ; *dont*). Le chapitre est construit selon un schéma désormais bien rôdé : les types de relatives, la syntaxe, les modes dans la subordonnée, la relative attributive (*J’entends les enfants qui rentrent*). Ce dernier exemple montre d’ailleurs l’extension continue des relatives, qui se trouve confirmée par la construction clivée, traitée au chapitre VII (*C’est Jean qui a gagné*).

« On appelle **‘clivage’** le procédé qui consiste à mettre en relief un constituant X d’une phrase au moyen (prototypiquement) de ‘c’est

<sup>1</sup> Avec *comme*, on peut effectivement hésiter entre la manière et la comparaison. Le Goffic mentionne les difficultés d’analyse que pose ce petit mot et essaye de proposer des solutions, sans contourner les difficultés.

<sup>2</sup> Dans *Pierre était si fatigué qu’il s’est endormi*, on a une conséquence certes, mais aussi une sorte de comparaison d’égalité, car « un état de fait donné est en quelque sorte présenté comme égal à son résultat » (2019 : 171).

*X qui* ou *'c'est X que'* » (p. 221<sup>3</sup>). Il permet de mettre en relief tous les constituants internes à une proposition à l'exception du verbe. La structure est composée d'un marqueur d'identification (*c'est*) et d'une subordonnée relative ou une structure que Le Goffic qualifie d'ina analysable (dans le cas de *C'est demain que...*). L'analyse de la structure de surface est en outre difficile à formuler : « si le terme focalisé (*Jean*, sujet de la relation d'identification) est en position d'attribut derrière *c'est*, son propre attribut (*celui qui a gagné*) devient alors attribut de l'attribut ? » (p. 222). Si la structure est difficile, elle est néanmoins très vite acquise par les enfants. L'analyse est faite en plusieurs étapes : Le Goffic examine d'abord *c'est*, prédicat central de la phrase, qui ne varie que peu, sauf du point de vue du temps (*c'est, c'était, ce fut*) ; il analyse ensuite le terme focalisé, et finalement la subordonnée clivée en elle-même. Même si les introducteurs ressemblent fortement à des relatifs, Le Goffic constate qu'une clivée « ressemble syntaxiquement à une relative et équivaut sémantiquement à une indéfinie » (p. 226). L'auteur conclut par un examen de la clivée réduite (*C'est moi le chef*) et des pseudo-clivées (*Moi, ce qui m'intéresse le plus, c'est les maths*).

Les derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à des phénomènes plutôt marginaux de subordination. Le chapitre VIII traite de la *Dépendance lointaine des mots en qu-*, telle qu'on la constate dans la construction *Dis-moi où tu veux que j'aille* : si *où* introduit une subordonnée interrogative COD de *Dis-moi*, il n'est pas complément de lieu de *tu veux*, mais de *que j'aille*. Les mots en *qu-*, qu'ils soient interrogatifs, indéfinis ou relatifs se partagent cette faculté d'être en *dépendance lointaine*. Ce type de subordination est courant dans tous les registres de langue ; il est abondamment illustré par des dizaines d'exemples (pages 238 à 247). Mentionnons les types que distingue Le Goffic : interrogatifs simples (*Où veux-tu que j'aille ?*) ; subordonnants interrogatifs (*Je ne sais plus à qui il faut que je m'adresse*) ; interrogatifs *in situ* (*Tu veux que j'aille où ?*) ; subordonnants indéfinis (*Fais comme tu vois que font les autres*) ; relatifs (*Une maison dans laquelle on prétend qu'il y a des fantômes*) ; clivées (*C'est ici que Jean a dit qu'il voulait venir*) ; le cas particulier du sujet (*Le candidat que je crois qui est le mieux placé*) ; finalement, le tour avec *dont* (*Le candidat dont je pense qu'il est le mieux placé*).

Aux chapitres IX et X, l'auteur aborde deux types marginaux de subordination : d'un côté (chapitre IX), les cas où la nature propositionnelle des éléments insérés est incertaine (l'infinitif, le participe), de l'autre (chapitre X), les cas de dépendances textuelles non marquées (*Tu lui parles, il n'écoute même pas*). Au chapitre IX, Le Goffic examine non seulement les constructions infinitives et participiales, mais également leur rapport à la subordination telle qu'elle a été décrite

<sup>3</sup> Phrase introductrice du chapitre VII sur les clivées.

dans le livre. Ainsi, comme *J'espère réussir* correspond à *J'espère que je réussirai*, on ne saurait parler de *complétive à l'infinif*, mais bien de *complétive réduite*. Le participe, quant à lui, n'est jamais obligatoire (contrairement à l'infinif : \**Je veux que je vienne* > *je veux venir*), mais offre une variante à un grand nombre de constructions (relatives ou circonstancielles) ; il représente typiquement la prédication seconde, en marge de la subordination. Finalement, au chapitre X (*Subordination et dépendances textuelles non marquées*), Le Goffic étudie brièvement la citation (*Il a dit : « Partons ! »*), la parataxe (*Chassez le naturel, il revient au galop*) et l'insertion (*Moi d'abord, la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir* [Céline]). Le tout dernier paragraphe de ce chapitre constitue en quelque sorte la conclusion du livre : « [...] la subordination (liée inséparablement à la phrase) occupe une position intermédiaire, entre l'infinif petit de la prédication atomique (qu'on devine, mais qu'on ne voit pas), et l'horizon illimité du discours et du texte (auquel on ne peut fixer de bornes » (p. 282).

On l'aura compris : ce livre est une vraie *grammaire*, pour ne pas dire une encyclopédie de la subordination. Le classement des subordonnées est basé sur le type de partie du discours qu'elles peuvent remplacer dans la phrase, ce qui nécessite la création de la classe des *subordonnées indéfinies nominales* (chapitre IV). Les exemples sont nombreux, toujours soigneusement analysés et Pierre Le Goffic n'évite aucune question problématique. Le choix du titre *Grammaire* de la subordination n'est pas innocent : même s'il se lit facilement, ce livre nous paraît plus apte à être consulté que lu, ce que permet l'index d'environ 300 termes. Un glossaire et une bibliographie terminent ce livre que nous ne pouvons que recommander au lecteur, qu'il soit linguiste chevronné ou débutant.

Jan Goes

Grammatica (UR 4521) – Université d'Artois

jan.goes@univ-artois.fr